

JOSEPH  
ELFASSI

STANKÉ

# LA POUDRE AUX YEUX



DU MÊME AUTEUR

*Le Prix de la chose*, Éditions Stanké, 2016

**JOSEPH  
ELFASSI**

**LA POUDRE  
AUX YEUX**

**STANKE**  
Une société de Québecor Média

*À Julien D.  
Du premier café au dernier souffle.*

*À Liam, Aidan et Mason.  
Vous héritez d'un monde  
auquel vous donnez sens.*

I  
Ces choses qu'on cache



Jeanne est ligotée dans le sous-sol d'Itzhak et de Sylvette Cohen, une pièce relativement grisâtre et négligée comparée à l'état de la maison en haut des escaliers, que la femme n'a pas vue en se faisant traîner jusque-là, en partie parce qu'elle était sonnée, en partie parce que son œil au beurre noir lui permettait de ne voir que d'un seul de ses yeux. Le couple septuagénaire a peu à voir avec la retenue forcée de cette jeune journaliste. Les deux vieux amoureux sont présentement en Israël, pour le mariage d'une cousine éloignée qu'ils n'ont jamais vraiment rencontrée : ils seraient bien choqués d'apprendre qu'une jeune femme est attachée chez eux, dans un certain état de panique.

C'est leur fils, Raphaël, et son collègue Maxime qui sont responsables de cette situation, quoiqu'ils ne soient pas si prompts à utiliser le mot « responsables » quand vient le temps de parler d'eux-mêmes. Coupables, peut-être, c'est beaucoup plus précis, ça déresponsabilise même un peu.

Ils portent des masques de ski, ce qui offre un contraste frappant avec leurs maillots de bain colorés et leurs t-shirts délavés. Raphaël tient une vieille batte de baseball ; les quelques traces de peinture bleue qu'il reste lui confirment qu'il s'agit bien de celle que ses parents lui ont offerte à son dixième anniversaire, arborant le logo des Blue Jays. C'est une petite batte, solide et dangereuse.

Les kidnappeurs amateurs ont relativement bien fait leur travail, seulement, une fois Jeanne assise sur la chaise en bois, ligotée avec les mains dans le dos, un concours de circonstances vestimentaire a fait en sorte qu'une bretelle de la camisole de la journaliste s'est délogée, laissant apparaître un sein au milieu de tout le béton, un sein comme pointé du doigt par un jet lumineux passant par l'unique fenêtre de ce sous-sol.

En quelques secondes, Raphaël remarque le sein, constate qu'il est éclairé et se dirige vers la fenêtre pour fermer les stores. Il tourne le petit bâton blanc, ça crée une série de jets moins diffus, beaucoup plus précis, qui marient les courbes du sein et gardent désormais le mamelon de Jeanne à moitié à l'ombre et à moitié à la lumière.

Maxime aperçoit le visage tendu de Jeanne. C'est déjà une situation embarrassante, et ils veulent lui faire peur, mais pas à ce point. Il scanne la pièce et y détecte un interrupteur. Il l'actionne promptement ; ainsi, la seule ampoule, placée juste au-dessus de leur captive, diffuse une lumière artificielle, brute, orangée et presque agressive. Les traits fins des stores ont disparu, l'éclairage divin n'est plus, on se croirait dans

un interrogatoire musclé de cinéma américain. Un interrogatoire déjà bien entamé. Les pommettes de Jeanne sont accentuées, elle se tient droite, retenant de toutes ses forces les tremblements et les sanglots qui supplient à son corps de se manifester, et son sein est encore à l'air, elle le sent parce qu'il fait frisquet dans cette pièce, et ce mamelon qu'on ne saurait voir est désormais durci par la faible température, en plus d'être particulièrement visible à cause de l'ampoule allumée qui se trouve juste au-dessus d'elle.

— Hey, ça va faire, tabarnak, arrêtez de me regarder les boules !

Ils répondent à l'unisson, comme une chorale dysfonctionnelle, que ce n'est pas leur intention, voyons, ils ne feraient jamais ça, comment peut-elle insinuer une telle chose, hey, c'est un peu provocateur, pour nous, le sein n'est même pas si sexualisé que ça, en tout cas c'est un accident, on vient de le remarquer, on a pas fait exprès, sérieux on s'excuse, est-ce que ça te dérangerait si l'un d'entre nous tentait de replacer le vêtement, comme ça le sein pourrait arrêter d'être à l'air, mais tu dois comprendre, on ne peut pas te libérer les mains seulement parce que tu dois te cacher le sein, somme toute, nous ça nous dérange pas, tu pourrais rester comme ça des heures, hey, ça nous ferait même pas bander, c'est juste une question de rôles à établir ici, nous, on veut pas nécessairement voir ton sein, c'est pas pour ça qu'on est là, malgré le fait qu'il soit très joli, Maxime, c'est vraiment pas le temps de faire ça, ta gueule, non, non, je fais juste dire, Maxime, c'est zéro le moment, c'est

vraiment inapproprié, hey, tant qu'à être dans l'inapproprié, on devrait kidnapper une femme pis l'amener dans le sous-sol de tes parents, qu'est-ce que t'en dis, tabarnak, Max, donne pas d'infos, crisse, RAPH, ça fait huit fois que tu dis mon nom, elle sait probablement qui on est à ce stade-ci, câlisse t'as bin raison, silence, ils se tournent vers Jeanne.

Elle retient visiblement un sourire, un peu parce qu'elle ne veut pas blesser l'ego de ces hommes maladroits, mais surtout parce que leur maladresse n'élimine pas la possibilité de malveillance et que la conscience diffuse de cette vague menace lui inspire une certaine gravité. Être agressée par des nonos, c'est être agressée quand même.

— Cela dit, Max, Raph, effectivement, je sais très bien qui vous êtes.

Un regard de panique échangé.

— Elle pourrait juste bluffer, que Max suggère à Raphaël, en fixant Jeanne.

— Raph, Max, câlisse, je sais qui vous êtes. Vous pouvez laisser tomber les masques.

— Tu nous dis pas quoi faire, lui jette Raphaël, alors qu'il pointe la batte de baseball dans sa direction.

— Scuse, Raph, viens-tu de pointer une batte de baseball dans ma direction ?

— Non. Non. De quoi tu parles ?

— Tu viens de lui pointer une batte de baseball dans sa direction, bro.

— Câlisse, man, commence pas !

— Hey, pourquoi tu la pointes vers moi maintenant ?

— Ça veut rien dire, pointer une batte de baseball vers quelqu'un ! C'est pas un gun ! J'ai pas de balle que je vais te pitcher ! J'sais pas m'en servir, anyway.

— Dude, relaxe.

— Tabarnak, bro, arrête de me dire de relaxer ! Kin, je suis tanné !

Raphaël jette la batte par terre, elle vibre et résonne un peu, il avance vers Jeanne, lui place rapidement la bretelle sur l'épaule pour remettre son mamelon dans sa camisole noire, il s'assoit dans les escaliers, enlève son masque, mais son visage reste dans l'ombre alors qu'il s'allume un joint, et il lui parle, longuement. Imaginant qu'elle est particulièrement touchée par son histoire, il lui demande :

— Pleures-tu ?

— Câlisse, Raph, c'est mon œil, estie. Ça fait mal.

Ah oui ! Il se rappelle la débarbouillette et les glaçons, mi-fondus maintenant, qu'il avait descendus. Il se dirige vers la serviette, la prend, s'approche de Jeanne, essaie de poser la débarbouillette glacée sur l'œil blessé, et Jeanne saisit l'occasion pour mordre sa main de toutes ses forces, alors il hurle d'une telle manière qu'on saisit que, dans sa vie, il n'a pas beaucoup souffert ni souvent eu peur.

II  
Merci



*Quelques mois plus tôt*

« Pendant près d'une décennie, les théories sexuelles du Dr Nordstrom étaient particulièrement à la mode au Canada. La pilule contraceptive avait changé le rapport au sexe, le sida n'était pas encore une réalité concrète en Amérique du Nord, et la deuxième vague du féminisme remettait en question les rôles traditionnels genrés. »

— C'est la meilleure take que t'as, ça ?

— Yep.

Dans la salle de montage, Raphaël travaille avec Steve sur un reportage qui risque de ne jamais être mis en ligne. Le Dr Nordstrom en question a fini ses jours en se tirant une balle entre les yeux alors qu'un procès pour possession et production de matériel pornographique juvénile pesait sur sa conscience et sur son avenir. Après sa mort, le chercheur était devenu complètement tabou. Autrefois populaire dans les cours de sexologie,

son nom avait depuis été enlevé de toute conversation prétendument sérieuse sur la sexualité humaine.

— OK, mais le bout de l’entrevue est un peu trop long. Peux-tu la faire jouer, et on regarde ce qu’on coupe et ce qu’on garde ?

— Sure !

« Monsieur Nordstrom... »

— Coupe ça.

— OK.

« Dans votre plus récent ouvrage, vous dites participer à des soirées échangistes, à des soirées sado-masochistes, ainsi qu’à des jeux de rôle où vos partenaires et vous vous déguisez dans le contexte de l’acte sexuel. C’est exact ? »

— Tu penses qu’on devrait garder la question, man ?

— Ça met en contexte, tsé.

— T’as raison.

« L’élément central de toute sexualité, animale comme humaine, quoique la distinction soit purement arbitraire et relève de notre soif de supériorité... »

— Ah, Steve, je sais pas, on garde-tu ça ?

— Dude, moi, j’ai une heure pour faire ce montage-là, et on sait même pas si on va faire de quoi avec. On peut-tu être un peu plus efficaces ?

— Mais le truc sur la distinction entre les animaux et les humains, tu trouves ça pertinent ?

— Ce que, moi, je trouve pertinent, c’est pas important. Mais oui, je trouve ça pertinent.

— Penses-tu qu’il était genre végétarien and shit ?

— Le dude était végane.

— No way.

— ...

— T'es-tu végane, toi ?

— Ma copine l'est, en tout cas, pis j'y pense.

— No way !

— Raph, on peut-tu avancer un peu ?

« ... quoique la distinction soit purement arbitraire et relève de notre soif de supériorité, c'est le jeu dans la sexualité. Les partenaires arrivent souvent, sans paroles même, à créer un monde imaginaire entre eux, dans lequel les notions de domination, d'humiliation, de rôles précis, de rire et de plaisir sont comprises et partagées de façon tout à fait implicite. »

— Steve, là, je pense qu'il faut mettre la passe du sexologue qui explique comment ses idées sont devenues dangereuses quand il a intégré des notions d'enfance dans l'idée du jeu sexuel. Sinon, on a l'air d'être pour le bonhomme, pis on veut pas se faire crucifier.

— OK.

— T'as-tu le bout de la féministe qui parle de « sans oui, c'est non », tsé, qui dit qu'il faut absolument donner un consentement verbal avant l'acte ?

— Elle veut plus qu'on inclue son intervention.

— Ah. Shit. T'as-tu l'autre dude, qui donne le step-by-step chronologique de la chute de Nordstrom ?

— Oui.

— Coudonc, on a fait beaucoup d'entrevues pour ça.

— ...

— Trouves-tu que j'ai mobilisé trop de ressources, toi ?

— ... Je mets-tu l'intervention ?

— Oui, oui.

*Drag. Drop. Play.*

« Mais les théories apparemment ludiques du Dr Nordstrom sont rapidement devenues trop sérieuses et lourdes, comme nous l'explique le sexologue Joseph El... »

Le téléphone de Raphaël vibre.

— Attends, mets sur pause. Je reviens.

— ...

Raphaël vient de recevoir un courriel. Il est invité sommairement au bureau de sa supérieure immédiate. Il sait que ce n'est pas bon signe. Dans la boîte, pour rencontrer un supérieur, ça prend toute une ribambelle de disponibilités compatibles inscrites dans un logiciel de calendrier collectif conçu à l'interne, rapidement dépassé par des versions gratuites et accessibles de produits similaires en ligne qu'on ne peut pas utiliser parce qu'il faut justifier le temps et l'argent consacrés à la création de ce Doodle des pauvres, incompatible, d'ailleurs, avec les téléphones intelligents.

*Salut Raphaël,*

*Viens à mon bureau quand t'auras le temps.*

À quelques mètres de lui, Edline travaille à son poste. Elle est concentrée, sans toutefois être mise au défi. Il s'agit d'un mercredi après-midi tout à fait banal pour elle, aujourd'hui, elle va échanger des courriels, aller un peu sur Facebook, discuter du mec qu'elle a commencé à fréquenter avec deux collègues à leur pause cigarette, et probablement partir vers 17 h 30

pour aller s'entraîner au gym. En imaginant l'horaire d'Edline, Raphaël constate le trou béant qui composera le sien dans les prochaines minutes. À 17 h 30, il risque d'être sous l'effet de plusieurs substances assez fortes. Il a presque hâte de se faire licencier pour ça.

— Today's the day, Edline. Ils vont me mettre à la porte.

— Ah ouin, tu penses ?

Aucune surprise dans la voix. Ça fait des mois qu'ils en rient ensemble, dans les corridors de l'établissement. Les chroniques de Raphaël étaient de moins en moins longues. Pour des motifs de *reach* sur les réseaux sociaux, on lui avait demandé de réduire ses interventions à l'écran de quatre à deux minutes. On lui avait expliqué que ça se partageait beaucoup plus, que c'était un format idéal pour les dix-huit à quarante ans, et que ça permettait d'être intégré plus facilement dans les algorithmes de Facebook. Seul hic, depuis le régime minceur, ses capsules n'ont pas été diffusées. La première semaine, Raphaël n'en a pas fait état. Ce sont des choses qui arrivent. Il ne fallait pas demander au gestionnaire des réseaux sociaux, celui-ci ne prenait pas d'initiative réelle. Il ne fallait pas poser de questions au monteur non plus, ce dernier était encore moins responsable des choix éditoriaux de la place. Il ne fallait surtout pas sonder le réalisateur ; il était là pour faire sa job, il ne voulait pas penser aux stratégies de marketing, aux tactiques de mise en ligne ou à quoi que ce soit du genre. « Je veux juste faire un bon show, man. »

Il était inutile de parler avec les coproductrices pour se plaindre : Raphaël communique trop peu avec elles

pour leur imposer les lamentations d'un employé pour qui elles n'ont visiblement plus d'intérêt. Il fait attention de bien les saluer quand il les croise, de demander de leurs nouvelles, de répondre à leurs politesses indifférentes par des rappels explicites de sa productivité et de son bonheur, un bonheur qui ne dépend pas de cet emploi (il ne faut pas avoir l'air désespéré), mais qui est plutôt complémentaire à ce travail et également compatible avec ce dernier. Après un mois de capsules écourtées qui n'étaient plus mises en ligne, Raphaël a pris une bière avec l'assistante de prod, c'était Edline. Elle n'avait pas nécessairement rapport avec tout le processus créatif, elle s'occupait surtout de booker les artistes, de gérer des comptes, de régler des problèmes, de faire signer des contrats de diffusion, mais elle posait un regard aiguisé sur l'ensemble des productions de la boîte, et elle lui avait expliqué, effectivement, qu'en ce moment t'es un peu sur la corde raide, mon ami, ça ne veut rien dire sur tes capacités en général, ça arrive à tout le monde de pogner des downs, c'est un milieu vraiment ingrat, tu sais quoi, continue juste de faire ta job, hey, fais-leur regretter après coup qu'ils ne mettent pas ça en ligne, ils vont se dire, voyons donc, tous les clics qu'on a perdus en ne mettant pas le *super-relevant* Raphaël Cohen en ligne, c'est sûr que si tu te laisses une certaine liberté, un certain plaisir, tu vas retrouver ton beat, et tu vas te taper des scores de feu, mon gars, je te le garantis.

Après ce discours, Raphaël avait livré une chronique aussi complexe qu'enthousiaste à propos du racisme systémique. C'était bien écrit, mais livré avec

arrogance, ambition et désespoir. Elle n'a pas été mise en ligne. Ensuite, il avait pris l'initiative de monter ce reportage abandonné sur la sexualité et le jeu, que les producteurs abordaient avec méfiance et lassitude chaque fois que Raphaël en défendait le projet. Mis à part ces quelques moments de frénésie palpable, il s'exécutait avec automatisme et détachement. Il espérait que cette nonchalance lui serait bénéfique, qu'elle inspirerait des réactions vives au sein de son équipe, motivée par sa nouvelle attitude, mais son équipe était à peine consciente de son travail : la menace de suppressions de postes pend au-dessus de leurs têtes à tout moment et s'accroît par vagues.

D'abord, il est possible que quelqu'un perde sa job, ensuite, c'est inévitable, ça se sent, et finalement ça arrive, un matin avant le deuxième café. Les survivants sont rassurés le temps d'une journée, et ils amorcent presque immédiatement un nouveau cycle d'inquiétudes continues. On peut lire une paix relative sur les visages des licenciés, mais les autres employés ont recours à une expression ambiguë, à un visage qui dit, hey, je suis profondément désolé, j'espère que ça va bien se passer pour toi, en même temps, ce n'est pas une surprise, hein, hey, on ne va plus se voir tant que ça, on ne va plus se voir du tout en fait, je suis rassuré que ce soit toi et pas moi, d'ailleurs, pourquoi ils m'auraient renvoyé, moi, je sais précisément à quoi je sers, est-ce que, toi, tu sais précisément à quoi tu sers, est-ce que t'étais même heureux dans tes fonctions, ce n'est pas si grave, hein, mais en tout cas on est tristes de te voir partir, hey, on se tient au courant sur Facebook, hey, on ira prendre

un verre un moment donné, tsé, entre ton amertume et ton indifférence, on fera quelque chose proche de la job, on se donnera des nouvelles, on bitchera un peu sur nos supérieurs, on se dira qui couche avec qui, on finira ça quand même tôt, parce que, tsé, nous on travaille le lendemain, mais je ne suis pas inquiet pour toi, ça va bien se passer, de toute façon, ça se voyait que tu n'aimais pas ton travail tant que ça, ici...

Finalement, Raphaël livre lui-même des versions écourtées de ses chroniques, sans que personne le demande ou le remarque. Elles durent souvent une minute et trente secondes, l'une d'elles a duré un petit cinquante-neuf secondes, avec un peu d'acting et de timing dramatiques, pour compenser l'absence presque totale de mots et d'idées, et il se sent con, il se trouve stupide d'être tombé dans le piège de l'impertinence tendu par ses patrons. Ils accordent moins de valeur à son travail, ils lui octroient moins de ressources, il a moins de visibilité, et ensuite il a moins d'entrain, de plaisir, de motivation, de joie de vivre, de raison de se réveiller le matin, d'occasions de ne pas boire, de choses qui le rendent heureux, de raison d'être.

*Salut Raphaël,*

*Viens à mon bureau quand t'auras le temps.*

— Ouin, c'est pas bon signe, avoue Edline.

— Je te texte quand c'est fini.

— Je prendrai une pause cigarette.

— Love you.

— Me too.

Raphaël passe par la salle de montage. Il ouvre la porte.

— Steve.

— What's up ?

— Tu peux arrêter de travailler sur ce montage. Je pense que je vais me faire virer.

— Oh.

— À plus, dude.

— Bonne chance, man.

Il ferme la porte derrière lui. Marche un peu. Se dirige vers le bureau de Valérie. Il cogne.

— C'est ouvert.

Il entre. Il s'assoit. Devant lui, Valérie. À côté d'elle, Fred, des ressources humaines. Une petite enveloppe blanche, devant Valérie.

— Raphaël, c'est jamais facile de faire ça, mais en ce moment on est en restructuration, les budgets sont pas mal serrés, et on se doit de couper des postes. C'est pas une décision facile. Vraiment pas. Mais ton poste est coupé.

— Je comprends.

— Tu sais que tu peux me contacter à n'importe quel moment pour une lettre de recommandation, un appel, quoi que ce soit, si je peux t'aider à te remettre sur pied, ça va me faire plaisir.

— Merci, c'est apprécié.

— Tu peux lire les détails techniques dans cette enveloppe, pour les questions de salaire et d'assurance-emploi.

— Je lirai ça.

— Bonjour, Raphaël.

— Hey, Fred.

— Donc, faut pas le prendre personnel, mais tu peux pas retourner à ton bureau.

— Yeah, yeah, je sais comment ça marche.

— Tu pourras demander à quelqu'un de t'apporter tes affaires en dehors de l'édifice. Si tu trouves personne, ça va me faire plaisir de le faire.

Raphaël emprunte le corridor à la sortie du bureau, voit ses collègues au loin, personne ne regarde dans sa direction, il sort son téléphone, texte Edline.

Quelque chose en lui veut tout détruire. Mais il préfère rire de son impuissance. Quelque chose en lui voudrait exister à une autre époque. Question d'éviter d'avoir à revivre ce rejet froid et corporatiste. Cette négation de son humanité, cette disparition immédiate d'une camaraderie avec ses collègues, ou du moins cette préséance du protocole professionnel, qui efface un individu d'un lieu donné avant même qu'il s'en rende compte. Le temps de se rendre au bureau, son courriel était supprimé. Le temps de quitter l'édifice, toute trace de sa présence était méticuleusement et irrévocablement éliminée. Son reportage sur Nordstrom était probablement déjà dans la corbeille du bureau de Steve. Le calcul froid des gestionnaires américains ou japonais ou suédois qui ont conçu cette méthode de licenciement, cet abattage à froid, cette façon si précise d'éviter une crise potentiellement litigieuse sur les lieux de travail, la certitude nécessaire que l'individu dépossédé de son entreprise ne peut absolument plus parler en son nom, ne serait-ce que quelques secondes additionnelles. Larguer l'humain sans perdre un sou.

Les quelques employés dont les crises soudaines ont mené à la création de ce genre de système absurde, c'est comme les musulmans qui se font chier dessus à cause des fous d'Allah qui se font exploser un peu partout, pense-t-il. OK, la comparaison est boiteuse. Est-ce ce genre d'intervention qui l'a aliéné de son équipe et de ses supérieurs ? Raphaël reste dehors, s'allume un joint déjà roulé, regarde les choses passer, son téléphone vibre. « J'arrive », ensuite elle est là, avec son sac à dos et ses maigres possessions. Il s'en empare. À l'extérieur de ce bâtiment froid, ils se serrent l'un contre l'autre.

— Je t'aime, mon ami.

— Moi aussi.

— On ira prendre un verre soon.

— Oui, ça me ferait plaisir.

— Avec ou sans les autres ?

— Sans les autres. Fuck those guys.

Un petit rire. Elle n'ose pas prendre une bouffée de son joint, plutôt elle s'allume une cigarette.

— Edline, j'suis un peu en crise en ce moment, je pense que je vais aller pleurer tout seul chez nous.

— OK, mon ami.

Ils se serrent une dernière fois. Il s'en va. Elle fume encore quelques secondes, espère que ça ne comptera pas comme une pause cigarette, maintenant elle a un deuxième sujet à aborder avec ses collègues, rapidement elle éteint le mégot, le place dans le petit réceptacle métallique et retourne travailler.



« À quoi ça sert de tenir un miroir devant les gens, alors qu'ils savent très bien ce qu'ils font? Est-ce qu'il veut les informer ou les sauver d'eux-mêmes? Est-il journaliste, commentateur, historien ou messie? »

Le Québec s'apprête à se prononcer dans un troisième référendum. Le Canadien s'en va en finale de la coupe Stanley avec de fortes chances de gagner grâce au jeu d'un musulman controversé. Et puis il y a Raphaël Cohen et Maxime Tremblay, des producteurs de contenu qui se retrouvent soudainement avec un budget illimité pour réaliser leurs plus grandes ambitions médiatiques. Mais avant, une petite ligne.

Le drame d'une génération ouverte à tous les plaisirs, pourtant désorientée devant les signaux amoureux et désireuse d'un « vrai » qu'elle ne parvient pas à définir.



Joseph Elfassi est journaliste diplômé de l'UQAM. Après son baccalauréat, il a travaillé en tant que chercheur, rédacteur, chroniqueur, photographe, vidéaste et monteur dans le milieu des médias à Montréal. Chez Stanké, il a publié *Le Prix de la chose* (2016).

